

ses sujets et aux étrangers qu'adécut le voir. A une grande stabilité, il joint les manières vertueuses d'un gentilhomme. Il parle et écrit facilement l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien. Passionné pour la littérature, le jeune prince préside assidument les séances de l'Institut historique et géographique de Rio, et jamais on n'exerce tant son attention que lorsqu'on lui lit quelques morceaux de littérature ou d'histoire relatifs à l'origine de son empire. Sa bibliothèque privée, enrichie de 20,000 volumes, est du meilleur choix. Sa Majesté protège toutes les entreprises industrielles en encourageant les travaux publics, en facilitant la navigation des canaux et des rivières au moyen desquels le commerce porte la vie jusque dans l'intérieur de l'empire. Mais la grande œuvre de Don Pedro II, œuvre à la fois de politique et d'humanité et qui lui vaut aux yeux de l'Europe une gloire immortelle, c'est d'avoir attaqué ouvertement le préjugé national touchant les esclaves et de l'avoir renversé. Grâce à lui, à ses ministres et aux chambres législatives de Rio, cet infâme trafic est désormais aboli au Brésil. Le peuple a compris et embrassé la politique du Prince qui a pour devise : " A bas l'esclavage . "

Nations de l'Europe ! tel est en ce moment le cri de tout le Brésil. Les agronomes eux-mêmes, restés jusqu'ici insensibles aux anathèmes de la philanthropie, ont enfin ouvert les yeux et sollicitent auprès des chambres et du gouvernement la guérison de cette lèpre vivante de l'esclavage. Il était nécessaire qu'il en fût ainsi ; il était indispensable que les provinces s'unissent au gouvernement : car jusqu'alors les lois relatives à ce sujet avaient été inutiles, et le peuple les croyant contraires à ses intérêts, ne s'était point fait scrupule de les violer. La politique du prince et des chambres fut simple et sensible. Il ne suffisait pas de décréter la suppression du trafic des esclaves, il fallait aussi ouvrir aux agronomes de nouvelles voies et de nouveaux moyens par lesquels ils pussent, dans un délai plus ou moins long, rendre la liberté aux esclaves en leur possession. Pour pourvoir à cette nécessité, la Législature a pris des mesures propres à attirer au Brésil des colons européens. Deux lois efficaces ont été portées à cet effet, en 1850 : l'une qui oblige la concession des propriétés territoriales ; l'autre qui règle le mode de colonisation. Divers essais tentés sur cette nouvelle base ont été couronnés du plus heureux succès. De petites colonies se sont formées, surtout dans le sud de l'empire, et jouissent maintenant d'une condition heureuse et florissante. L'abo-

lition de ce trafic inhumain est un bien que tous avouent et que l'expérience confirme tous les jours.

Pour se former une juste idée du jeune empereur, pour apprécier son rare bon sens, sa sagacité et sa fermeté, il faut étudier l'histoire du Brésil pendant les dix dernières années qui viennent de s'écouler. Personne, pas même les meilleurs conseillers, ne pénètre plus à fond les secrets de la politique dans les questions internationales, aussi bien que dans celles de parti créés par un mécanisme constitutionnel. Personne n'approfondit d'avantage ou ne connaît mieux les ressorts de l'administration dans ses plus menus détails.

Rarement les rois écrivent pour le public, et il est difficile de s'en former une bonne opinion par leurs productions littéraires. Cependant les Brésiliens de toutes les classes parlent de leur souverain avec l'enthousiasme d'un juste orgueil. D'après les papiers diplomatiques publiés à Buenos-Ayres au sujet de la querelle du Brésil avec Rosas, quelques mots d'une conversation de l'empereur avec le général Guido, Ministre Plénipotentiaire de Buenos-Ayres, tendent à confirmer la bonne opinion qu'on avait de Don Pedro. Le général lui-même a fait part de cette entrevue à son gouvernement ; et certainement personne ne l'accusera de flatterie envers son auguste interlocuteur. Face à face avec un diplomate d'une habileté consommée, le jeune prince ne perd pas un pouce de terrain. Il aborde la question avec une étonnante clarté et avec la droiture d'un homme d'état expérimenté. Il finit par conseiller la paix, pour montrer qu'il ne tirera le glaive qu'à la dernière extrémité.

Le 31 août dernier, l'empereur accompagné de ses ministres et des principaux officiers de l'état a ouvert les travaux du premier chemin de fer au Brésil. Cet événement d'une grande importance pour le jeune empire, a été célébré avec beaucoup d'éclat.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 9 Décembre, 1852.

Hier nous avons célébré avec toute la pompe et la magnificence que demandait un si beau jour, la Conception de la Ste. Vierge. Cette fête qui est particulièrement celle des Congréganistes, est aussi celle de tous les élèves du Petit Séminaire, puis, tous, à la clôture de la retraite, se sont consacrés d'une manière spéciale à Marie.

Dès six heures la communauté se trouvant à la chapelle de Marie pour chanter ses louanges, car en ce jour pas de distinction entre le Congréganiste et celui qui ne l'était pas ; c'était une fête de famille dans laquelle tous avaient droit de louer leur mère commune. Mrs. les Ecclésiastiques du Grand Séminaire, dont la plupart sont Congréganistes, voulurent bien se joindre à nous pour nous aider à témoigner notre amour et notre attachement envers la Reine du ciel.

Oh ! Quelles émotions, quels sentiments faisaient alors palpiter nos cœurs. Cet autel chéri paré des plus belles fleurs, cette forêt de cierges du milieu desquels s'élevait la statue rayonnante de Marie, la tête ceinte du diadème, les bras étendus comme pour nous embrasser, ces paroles que les anges étonnés firent entendre autrefois : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens. pulchra ut luna . . .* et que nous répétions quatrevingt-cinq ans après les premiers Congréganistes, en un mot tout ce qui nous entourait faisait sur nous une impression que l'on peut ressentir, mais que l'on ne peut exprimer.

A une heure et demie de l'après midi nous nous réunissions de nouveau à la Congrégation pour renouveler le souvenir et les bonnes résolutions de la retraite. Le même prédicateur dont la voix douce et suave s'était fait entendre à nos cœurs durant les beaux jours de la retraite, vint encore une fois nous adresser la parole. Je n'essaierai point de vous dire avec quelle onction il nous développa ces paroles du Cantique des Cantiques : *Tota pulchra es, amica mea ; et macula non est in te*, ici encore tout ce que je pourrais en dire serait loin de satisfaire votre attente. A la suite du sermon il y eut consécration à Marie.

Après l'office de la Cathédrale, le Salut eut lieu dans la chapelle du Séminaire. Je suis bien certain que l'immense foule qui encombra la chapelle a admiré, comme moi, le bon goût qui a présidé à la décoration de l'autel, dont la symétrie et la disposition des ornements fait le plus d'honneur aux Mrs. qui y ont travaillé.

Enfin le soir à 8 heures nous nous rendimes une dernière fois à la chapelle pour y faire la prière. Mrs. les chantes y exécutèrent *Alma Redemptoris* &c. de manière à ne pas démentir la réputation qu'ils s'étaient faite le matin dans les cantiques.

Nous n'avons pu, malgré la meilleure volonté du monde, publier dans nos colonnes d'aujourd'hui, la correspondance qui nous est venue du district de Montréal. C'est avec une bien vive satisfaction que